

n'a pas besoin de l'être, un journal agricole devient inutile. Nous nous flatons néanmoins qu'on nous pardonnera de dire que notre agriculture a besoin d'être beaucoup améliorée, et qu'il n'y a pas de paroisses dans le Bas-Canada, dont le produit ne pût être au moins doublé, et cela sans surcroît extraordinaire de dépenses. Nous ne faisons pas cet exposé avant notre réflexion, ni sans pouvoir en prouver la vérité d'une manière satisfaisante. Si l'on admet que ce que nous disons est correct, on ne pourra douter que si la production du pays était doublée, il n'en résulât un grand surcroît d'aise et de bien-être pour la population rurale et pour toutes les autres classes de la société. Après avoir rendu au Créateur ce qui lui est dû, nul homme ne peut mieux employer son temps qu'à s'efforcer d'introduire dans l'agriculture les améliorations qu'elle demande. En cultivant judicieusement nos terres, nous montrons que nous savons en estimer la valeur, et apprécier comme il convient les dons de l'Être tout-puissant et bien-faisant qui nous a favorisés d'un sol fertile et d'un climat favorable, qui nous procureront les nécessités et les douceurs de la vie, à proportion de l'habileté et du soin que nous mettrons à cultiver ces biens. Nous concevons humblement que c'est presque, si non absolument, pour nous un *devoir religieux* de cultiver la terre convenablement, selon nos moyens, et de ne pas souffrir que les "épines et les ronces" croissent au milieu des plantes utiles et les étouffent. Nous nous sommes hasardé à avancer cette proposition, et s'il était une fois admis qu'il est vrai, en effet, que la bonne culture de la terre est un *devoir religieux*, une obligation envers la société, nous croirions mériter d'être appuyé par le clergé de toutes les dénominations, en la recommandant, et nous pourrions espérer qu'il ne regarderait pas cet appui comme incompatible avec les devoirs de son état. Le sol dont le Créateur a fait don au genre humain produira généralement des fruits à proportion du soin et de l'habileté qu'on mettra à le cultiver et à le soigner. Nous avons toujours entendu condamner comme

coupables ceux qui par négligence laissent perdre ou gâter les fruits que la terre produit ; et nous croyons que ceux-là ne sont pas moins blâmables qui négligent de rendre productives les terres qu'ils occupent. Ceux d'entre les hommes qui sont attachés ou employés à l'agriculture ne forment pas peut-être plus de la moitié de la population de la terre, mais ils ont à pourvoir, non-seulement à leurs propres besoins, mais encore à ceux de leurs semblables qui ne sont pas agriculteurs, au moins en ce qui regarde les aliments. S'ils négligent de le faire, ils ne remplissent pas leur devoir envers la société, et n'ont pas le droit d'occuper inutilement des terres que d'autres feraient valoir pour l'avantage commun ; ils n'ont pas le droit, suivant nous, de faire ainsi souffrir autrui par leur négligence. Ce sujet n'obtient pas l'attention qu'il mérite de la part d'habitans de tout pays, depuis le premier jusqu'au dernier, et l'on a partout recours à toutes sortes d'expédiens pour faire régner la prospérité, excepté à celui qui peut seul l'amener, le perfectionnement de l'agriculture. Ce n'est que par une nouvelle création, pour ainsi dire, obtenue du sol, qu'on peut subvenir aux besoins constants du genre humain, et quand on sait que tel est le cas, on a lieu d'être étonné que le premier soin, dans tout pays, ne soit pas de faire tout ce qu'il y a de possible pour que cette création annuelle soit abondante et amplement suffisante pour la famille humaine. Il y a des individus qui, voyant que l'agriculture est généralement pratiquée par des hommes simples et sans prétentions, ne pourront se persuader qu'elle soit d'une grande importance pour eux-mêmes ou pour le monde, et qui penseront conséquemment qu'elle ne mérite ni considération ni attention, et doit être laissée à elle-même. Ces individus ne pourront croire qu'il ne peut y avoir pour un pays, et particulièrement pour le Canada, d'autre source réelle de richesse que la production de son sol. Ils s'attendent que la richesse sera apportée dans le pays, ou y arrivera, sans provenir de son sol. L'Angleterre,